

Québec français



Le torrent : folie et acouphène

David Rancourt

Numéro 168, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rancourt, D. (2013). Compte rendu de [*Le torrent : folie et acouphène*]. *Québec français*, (168), 97–99.



Le torrent : folie et acouphène

PAR DAVID RANCOURT*

Victor Andrés Trelles Turgeon

On peut discuter longtemps des forces et des faiblesses du *Torrent*¹, long métrage de Simon Lavoie adapté de l'œuvre classique de Anne Hébert, mais il n'est pas téméraire d'affirmer que le réalisateur relève admirablement le défi, compte tenu des contraintes. Car c'était un vrai défi.

Dans les années 1920, quelque part dans un coin reculé du Québec, François vit seul avec sa mère pieuse et tyrannique. On devine que s'ils vivent coupés du monde, c'est parce que l'enfant a été conçu hors mariage, et que si Claudine, la mère, châtie tant son fils, c'est pour se racheter, pour effacer cette faute qui n'en finit plus de perdurer. Un jour, elle annonce à François qu'il sera prêtre, un point c'est tout. Mais quelques années plus tard, devenu un jeune homme, le fils défie l'autorité de la mère et refuse le destin qu'elle a tracé pour lui. Alors celle-ci, dans un geste d'une violence inouïe, le frappe à la tête, le frappe et le frappe encore. François en restera sourd, ou presque : tout ce qu'il entendra désormais, c'est le torrent... Après la mort de sa mère, il essaiera de trouver le bonheur avec une dénommée Amica, mystérieuse fille rencontrée par hasard.

De faux défauts

C'est le moins qu'on puisse dire, Anne Hébert n'avait pas prémâché son histoire pour la rendre facile à transformer en film. Pensons-y : la nouvelle est en substance une narration faite par un personnage sourd – quasiment un sourd-muet, car il sent peu à peu la faculté de la parole lui échapper, et même avant de perdre l'ouïe, il ne parlait pas beaucoup. Pas facile de transformer tout ça en cinéma classique tout fait de mouvements et de dialogues...

Il fallait faire quelque chose. Simon Lavoie a donc pris certains risques, en utilisant des ingrédients qui n'ont pas toujours été associés à des réussites cinématographiques : une narration en voix hors champ, des extraits de texte affichés à l'écran, de la lenteur et des silences (portant le film à plus de 150 minutes). Étonnamment, j'en suis ressorti convaincu que c'était la bonne façon de traduire ce texte à l'écran.

Le narrateur

Souvent, au cinéma, s'il y a un narrateur, c'est mauvais signe. C'est que souvent, la présence d'une voix *off* témoigne d'une fidélité paralysante au roman d'origine, ou

alors constitue un pansement grossier collé sur une histoire embrouillée. Mais ce n'est pas ce qu'on sent en regardant *Le torrent* : un narrateur semble nécessaire, vu la si petite quantité, dans l'œuvre de départ, de paroles prononcées par le personnage de François. Car on ne peut quand même pas toujours faire passer *toute* la richesse et la subtilité des pensées par des gros plans, tout bien sentis soient-ils. Les adaptations littéraires au cinéma ont d'ailleurs abusé de gros plans « intenses » mais difficiles à interpréter, gros plans que seuls peuvent comprendre les spectateurs ayant déjà lu le livre. J'ai l'impression que dans *Le torrent*, la présence de narration est l'indice que le réalisateur a voulu éviter cet écueil.

Mais cette voix hors champ n'est-elle pas guidée ? Même si elle prononce les mots mêmes de Hébert, ne semble-t-elle pas manquer de naturel et dissoner avec les dialogues ? Peut-être, mais il n'est pas si invraisemblable que la narration soit si bien prononcée et en français si correct, car on peut croire que c'est ainsi que se parle, en lui-même, un muet coupé du monde et instruit. On peut croire que la voix qu'il s'imagine avoir est comme ça : un peu trop

soignée, maniérée, qui déclame un peu trop. Une voix qui semble irréaliste, mais qui est la voix réaliste d'une personne qui a désappris la parole naturelle.

Qu'une partie du texte de Hébert soit prononcée par le narrateur du film vise sûrement à garder un peu plus de la saveur d'origine de l'œuvre. C'est sans doute aussi pourquoi quelques phrases tirées de la nouvelle apparaissent directement à l'écran : dans un souci de conserver quelque chose du style même de Anne Hébert. Je ne sais pas si cette reproduction visuelle de texte atteint le but fixé, car la prose dense de l'auteur peut être difficile à assimiler, mais au moins le film nous donne le temps de faire décanter tout ça.

Un film trop long ?

Le film est long, soit, mais *paraît-il* long ? Peut-être dans son dernier quart, mais difficile de cibler la source de cette impression : la qualité du fauteuil du spectateur, sa fatigue, ou le film lui-même ? Néanmoins, pour la plus grande partie de ce long métrage, on sent au contraire que raccourcir aurait provoqué de l'incohérence et des bonds inusités dans l'évolution des personnages. Car il faut du temps pour illustrer certaines choses. La longueur du *Torrent* peut donc se justifier en la mettant en relation avec la présence de voix hors champ et des mots écrits. Il serait difficile de garder l'attention du spectateur si la narration était omniprésente. Ainsi, des plages de silence s'insinuent, nous donnant le temps de méditer la parole entendue ou lue, de la prendre et de la laisser. Et on sent que ça *prend* du temps et du silence pour ingérer ce genre d'histoire. On dirait que le film nous considère comme un lecteur qui dépose parfois son livre pour souffler un peu ; le film mime efficacement cette liberté du lecteur – même si ce n'est pas nous, spectateurs, qui prenons les décisions.

Il y a quelque chose de fascinant dans ce choix de la lenteur. La nouvelle « Le torrent » n'a que 38 pages², et le film affiche 153 minutes. Pour une fois, les étudiants qui ont un travail à faire sur Anne Hébert mais qui rechignent à se plonger dans le texte ne gagneront pas de temps en voyant le film ! Et après tous ces romans de 500 pages déformés et trahis par une adaptation cinématographique limitée à deux heures, c'est rafraî-

chissant de voir un film qui ne sacrifie rien de sa source littéraire (enfin, si on ose utiliser le mot « rafraîchissant » en parlant de cette œuvre étouffante...).

Adoucissements vrais et faux

On sent donc que le film a été conçu et structuré avec soin pour demeurer fidèle tout en étant digeste. Car étaler le désespoir quasi ininterrompu de la nouvelle sur l'ensemble des deux heures trente du film aurait pu donner un résultat insupportable. Le film nous garde attentifs par des contrastes, des passages de l'obscur au clair, du flou au net, du son limpide à l'acouphène strident, de l'apaisement menacé à la menace elle-même. La noirceur du récit est ainsi contrebalancée par de magnifiques images de la nature et une attention spéciale pour la prise de son. On apprécie, sans savoir toujours si ces images et ces sons sont là pour nous calmer, pour témoigner d'une beauté invisible aux personnages prisonniers de leur vie, ou bien si la beauté n'est qu'un piège attirant, qui veut nous engouffrer comme le torrent qui attire François. L'esthétique du film est donc un répit pour nous, mais nous leurre-t-elle, spectateurs, comme le torrent ensorcelle et attire François ?

Le son, si bien capté et dosé, nous garde d'abord attentifs aux bruits de la nature et des travaux, avant de prendre de plus en plus de place. La traduction, dans ce film, du fameux son du torrent entendu par François, mélange d'acouphène réaliste et de puissant grondement, est selon moi parfaite.

À l'écran apparaissent des nuances qui étaient absentes ou seulement suggérées à l'écrit. Anne Hébert n'a pas essayé (ou n'a pas eu le temps, en 38 pages) de complexifier à loisir ses personnages. Par exemple, la mère paraît, dans le livre, unidimensionnelle, mais est dans le film plus complexe, grâce entre autres au jeu impressionnant de Dominique Quesnel : dans son visage et ses gestes cohabitent brutalité et tendresse, misère et détresse. Le film montre plus concrètement un certain amour de la mère pour son fils, mais encore là le spectateur ne peut pas s'y raccrocher, s'abandonner et pousser un vrai soupir de soulagement : cet amour est malsain, touchant l'inceste, quoique sur un mode symbolique et onirique. Ce thème de l'inceste n'était pas explicite chez Hébert,

mais sa présence ne semble pas du tout dénaturer l'œuvre : il se fond tout à fait à cet univers refermé d'où l'étranger est exclu.

Parmi d'autres développements fertiles : la nouvelle narrée par François se limitait à sa vision des choses, mais le film semble souvent essayer de déduire ce que pourrait être l'histoire objective, débarrassée du filtre subjectif du narrateur. Cela fonctionne bien, et le résultat est riche et intrigant : le point de vue du personnage principal, François, demeure tangible, mais on sent aussi celui des autres personnages, dont surtout la jeune femme, Amica, qui finit par être le personnage le plus sain, à qui on peut aller jusqu'à s'identifier, alors qu'elle restait plus mystérieuse dans la nouvelle.

La temporalité du récit est un peu plus complexe que dans la nouvelle de Anne Hébert, mais est-ce que cela apporte quelque chose ? Sans doute. Dans le film, trois époques sont mélangées : la jeunesse de la mère (flash-back lointains et elliptiques), la jeunesse de François jusqu'à la disparition de sa mère, et son « présent » à partir de sa rencontre avec Amica. Le résultat n'est pas un casse-tête, et en fait, le mélange des époques se fait si naturellement qu'on a l'impression que c'était la seule solution possible. Facilité ou signe d'un travail bien fait ? Cette structure ajoute au moins un peu de mystère au film, décalant certaines révélations jusqu'à la fin ; de plus, on peut dire qu'elle découle naturellement de la nouvelle, qui est plus linéaire mais empreinte du thème de la subsistance du passé (« péché » de la mère, surdité). L'entrecroisement des époques est donc un équivalent cinématographique acceptable.

Possibles errements

Certains côtés du film paraissent moins indiscutablement réussis. Que gagne-t-on par l'ajout d'un aspect amérindien, absent chez Anne Hébert ? Pas grand-chose, on dirait : un peu de mystique autour de la mort, une facilité de la fille à monter à cheval, des cheveux noirs pour Laurence Leboeuf... Quant à l'attachement dénaturé de Claudine à la religion, il n'a pas toute la force que le réalisateur semble avoir voulu y mettre, mais cette fois-ci c'est peut-être parce que cet aspect a vieilli, ou que l'histoire du cinéma et des autres fictions a rattrapé Anne Hébert

depuis le temps : on a déjà vu bien souvent à l'écran ce type de dévotion caricaturale, symbole peu subtil du rejet de l'Église.

Il y a un aspect symbolique dont je ne réussis pas à décider s'il est cohérent ou s'il m'irrite : Claudine jeune et Amica sont jouées par la même actrice. Cela permet d'enjoliver certaines transitions entre époques, en gardant le même visage, mais en fin de compte, il ne semble pas y avoir de sens si profond, car les deux personnages demeurent différents ; on ne sent pas bien la présence d'une fatalité qui donnerait par exemple à Amica le même destin que Claudine. Peut-être faut-il déduire que la mère était, à cet âge, semblable, et que seule la méchanceté des hommes l'a abîmée ? Peut-être ce parallélisme est-il à comprendre du point de vue de François, et de son possible désir secret pour sa mère ? Difficile à dire, tant les scènes vaguement incestueuses peuvent être interprétées indifféremment comme traduisant les pensées de la mère ou du fils. Dernière hypothèse : ce double rôle ne serait qu'une fausse piste placée intentionnellement par le réalisateur. Mais on serait étonné par cette percée ludique dans un tel film.

Évidemment, *Le torrent* n'a pas les ingrédients d'un blockbuster. A-t-il ceux d'un classique du cinéma québécois ? On pourra s'en reparler dans quelques années. Une chose est sûre : c'est une adaptation sérieuse et respectable, remplie d'audaces fructueuses, qui fait honneur à l'œuvre qu'il porte à l'écran. Sauf si on met Anne Hébert sur un piédestal impossible, il me semble qu'on ne peut faire autrement qu'admettre que ce film est une réussite. □

* *Réviseur linguistique et cinéophile*

Note

- 1 Québec, 2012. Drame réalisé par Simon Lavoie. Scénario : Simon Lavoie, d'après l'œuvre de Anne Hébert. Photographie : Mathieu Laverdière. Musique : Normand Corbeil. Interprètes : Victor Andrés Trelles Turgeon, Dominique Quesnel, Laurence Leboeuf.
- 2 Dans la collection « Bibliothèque québécoise ».

Photos : <http://remstarfilms.com/fr/>

